

## “Envoyez la lumière !”

**D**errière les imposants décors de la salle du Châtelet, fourmille la famille des machinistes. Chaque soir ils sont au poste pour tenir un rôle et un seul: mettre en valeur le jeu des acteurs. Henri Arnaud, Roger Doux, Pierre Girardeau et Joseph Rousseau ont bien voulu nous faire partager l'ambiance des coulisses.



**EDD : Quelle était votre fonction au théâtre ?**

Roger : J'étais à la sonorisation. Je mettais des disques à la fin de chaque acte et pour les ballets. Je faisais aussi les bruitages avec un magnéto semi-professionnel. Je me souviens avoir passé des dimanches après-midi à enregistrer avec Pierre Germain, Joseph Serin, et d'autres...

**EDD : Vous souvenez-vous de trucs particuliers pour les bruitages ?**

Roger : Pour les orages, par exemple, on faisait ça avec une tôle, qu'on secouait. Pour les pas de chevaux on se tapait sur les cuisses, comme ça (suit une brève démonstration).

**EDD : Et vous, Joseph, quelle était votre fonction ?**

Joseph : Mon boulot consistait à guetter les toiles et les décors que les machinistes qui étaient là-haut descendaient, et à les mettre à leur place sur le côté pour qu'ils ne soient pas en zigzag. J'étais avec Rémy

Aubineau.

Pierre : Il n'y avait pas beaucoup de place pour passer sur le côté quand il y avait tous les décors. Il fallait que ça soit bien rangé.

Joseph : Rémy Aubineau disait : “Attend, y va te targer ça”, autrement dit tout fourrer dans les coins.

**EDD : A votre tour, Pierre, quel rôle aviez-vous ?**

Pierre : J'étais accessoiriste. J'habillais le théâtre : chaises, tables, pots de fleurs..., tous les objets quoi. Ça se passait en équipes : 4 ou 5 déblayaient la scène, et 4 ou 5 autres aménageaient. Pendant les scènes on préparait tout pour la suivante. Quand le changement approchait, il fallait fixer le point où on allait, parce que lorsque la lumière coupait, ça allait vite. On ne mettait guère plus de 30 secondes pour tout transformer.

**EDD : Et notre quatrième machiniste, Henri, quel était son poste ?**

Henri : J'étais moi aussi accessoiriste, sous les ordres de Pierre. Je vais te donner un exemple de ce qu'on faisait. A “Monte Cristo”, il y avait une scène où le comte s'évade du château d'If dans un sac, balancé à la mer. C'est moi qui étais dans le sac. Pendant la scène, ils étaient deux à me transporter pour me jeter à l'eau. Ils disaient : “A la une, à la deux...” et la lumière coupait. Et quand elle se rallumait, on voyait un tulle qui bougeait avec des poissons accrochés, comme sous l'eau, et derrière il y avait un autre sac suspendu à une poulie, avec Marc Blanchard, qui jouait le rôle du comte, et qui découpait le sac avec un couteau pour s'en sortir.

**EDD : Comment était la salle au départ, avant les travaux ?**

Pierre : Le sol était plat, et les chaises étaient posées sur du sable. Pour l'accueil des réfugiés, pendant la guerre, on a fait un ciment, qu'on a refait par la suite pour qu'il soit en pente en 1959. A l'entrée, il n'y avait pas de sas, comme aujourd'hui. Les entrées se faisaient dehors, juste avec une table. Sur la scène, le mur était à 1,50 mètre des coulisses, et il y avait juste une petite porte du côté des écoles. Le plancher était beaucoup plus haut. Par la suite on a mis une porte de garage à l'arrière pour rentrer les décors.

Roger : Il y avait avant la guerre 6 ou 7 rangs de gradins, au fond. Mais les filles n'avaient pas le droit d'y aller. Quand on les a cassés, ça n'a pas été triste. Le curé Soulard ne le voulait pas. Joseph Oger un jour nous a dit : “Allez, venez et on va les défaire”. On n'était pas fiers quand le curé Soulard est venu voir. Il ne voulait absolument pas que les filles se mélangent avec les gars.

**EDD : A quelle période les travaux ont-ils commencé ?**

Pierre : A “Bouboule”. On a enlevé la charpente, monté les murs à 10 mètres.

Avec cette double hauteur, on pouvait descendre les décors très rapidement. Ça a duré une douzaine d'années comme ça. La scène avançait à peu près 2,50 mètres plus loin que celle d'aujourd'hui, et il y avait en plus une fosse à orchestre. Par contre, la salle du fond n'existait pas. Et vers 1952, on a construit le bar sur le côté. Avant il était sous le préau de l'école. Un lendemain de Toussaint, on a été toute une délégation après la cérémonie réclamer un bout de terrain à Pierre Germain. Trois jours après, Félix Guicheteau était à l'oeuvre. Le bar a

servi tout un moment de cantine en même temps. On y avait installé des grandes tables.

**EDD : Qu'est ce qui a été changé ensuite après votre visite du Châtelet à Paris ?**

Pierre : C'est à partir de là qu'on a adopté le cyclorama. Les décors ne se montaient plus, c'étaient des mobiles. Ils étaient montés sur chariots, avec des roues caoutchoutées. On pouvait avec ça mettre des arbres au milieu de la scène et installer des projecteurs

derrière, notamment pour faire des couchers de soleil. Il fallait beaucoup moins de monde en haut. Et au fond, il y avait une grande toile bleue de 6 mètres de haut qui servait de ciel et qui faisait le tour du théâtre en arc. C'est ça qui s'appelait le cyclorama.



Roger Doux à la sonorisation dans la cabine technique

### A Paris...

*Le jour de la Fête-Dieu 1961, on était en train de monter le reposoir devant chez nous et le Père Girard faisait le tour du bourg pour voir comment les reposoirs se montaient, et il me dit : "Pierre, j'aurais affaire à vous. Après la messe, il faudrait que vous veniez à une courte réunion." Et à cette réunion, il nous a expliqué que par la famille Desgravières il avait réussi à nous faire inviter au théâtre du Châtelet à Paris. Et on a décidé d'y aller.*

*On est parti un samedi matin à 2 heures. La veille, Joseph Serin avait emmené son fourgon Peugeot chez Joseph Rampillon, et on avait installé des banquettes prises dans la Frégate de chez nous et dans la Ford Elysée à Joseph Serin. Et puis nous voilà partis rejoindre le Père Girard, qui nous avait devancés. Il y avait comme acteurs Pierre Germain, Joseph Serin et André Guicheteau, et comme machinistes Roger Doux, Bernard Marquis, Frédéric Sourisseau, Dudutte Rampillon et puis moi.*

*On est arrivé de bonne heure le tantôt, et on est allé manger dans une taverne en montant à Montmartre. On logeait chez les Frères, rue du Bac. Le soir, avec Dudutte, on avait rendez-vous avec*

*Monmond Deniau, qui se trouvait sur Paris lui aussi, pour l'apéro. Mais le frère qui était à la porte ne voulait pas nous laisser sortir : "Il me faut l'autorisation du Supérieur". Alors Dudutte lui dit : "Oui mais ça colle pas ! Ma femme, qui fait toujours la valise, a oublié ma brosse à dents et mon dentifrice, et mon camarade n'a pas de savonnette." Alors le frère a téléphoné à son Supérieur, qui a donné son accord. Il nous a dit : "Il y a une pharmacie au coin de la rue, vous n'en avez pas pour longtemps"... On est revenu deux heures après.*

*Le soir au Châtelet, nos places étaient réservées pour "L'Auberge du cheval blanc", avec Robert Lavalette. On était invité par le Directeur, Monsieur Illman, et on est passé par l'entrée des acteurs. Le Châtelet à l'époque c'était le plus beau corps de ballets avec l'Opéra. A la fin on a été visiter le théâtre pendant une heure. Dudutte Rampillon était avec son mètre et mesurait tout. La scène faisait 30 mètres de large et 80 de profondeur. C'était époustouflant. On leur a piqué pas mal d'idées pour notre "Châtelet" à nous.*

Pierre GIRARDEAU

Henri : A ce moment-là, aussi, on a mis en place le plateau tournant. Il fallait être six dessous pour le tourner. Quand la lumière clignotait, on tournait, et quand elle s'éteignait, on s'arrêtait.

**EDD : Et sur la passerelle, au dessus de la scène, se trouvait la cabine de direction ?**

Pierre : Oui, c'est ça. Dudutte, qui dirigeait toute la manoeuvre, voyait toute la scène de là-haut. Il y avait avec lui Roger et tous ses appareils, Jean-Pierre Huffeteau pour l'électricité, et "Gaston".

**EDD : Parlez-nous un peu de ce "Gaston".**

Pierre : Tout ceux qui ont fait du théâtre à la Flocellière savent bien ce que c'est que "Gaston", la demi-barrique.

Joseph : C'est moi qui l'avait baptisée "Gaston". J'avais mis un écriteau sur la barrique : "Venez chez Gaston, chez Gaston tout est bon, du noah on y

boit..." Elle était sur le milieu de la passerelle à l'époque. Une fois, même, le robinet était mal fermé, et ça gouttait sur la scène.

**Pierre :** Le père Auguste Rondard était spécialement chargé de la remplir. Comme il allait souvent dans les villages pour porter le pain, il chinait les agriculteurs.

**EDD :** Passons maintenant au problème des décors. Comment vous y preniez-vous pour les réaliser ?



De somptueux décors, comme ici dans "Carmela"

**Pierre :** On les prenait dans des maisons spécialisées, surtout Fauchoux à Angers. On réalisait les plans, et on allait les mener avec Dudutte. On passait en même temps chez Rabaud pour les costumes. Et après la dernière séance, on chargeait tous ces décors dans mon camion 7,5 tonnes, pour que dès le lendemain on aille les ramener à Angers. Avant le cyclorama, les décors étaient tous de dimension standard, pour qu'on puisse les remonter et les descendre. Il n'y a qu'après que nous avons fait nous mêmes les décors. Yannick Taillandier, Riton Marquis et Joseph Serin se chargeaient de ça.

**Roger :** Il ne fallait pas y toucher aux décors de chez Fauchoux. Mais nous,

pour faire de la "lumière noire", quelquefois on y donnait un coup de pinceau. Ils s'en apercevaient et n'étaient pas très contents.

**EDD :** Qu'appellez-vous la "lumière noire" ?

**Roger :** Ce sont des lampes qui émettent des rayons ultra-violet faisant devenir fluorescent certaines peintures passées sur les décors ou sur les habits... Ça permettait aux accessoiristes de se repérer.

**EDD :** Vous étiez très inventifs...

**Joseph :** Vous souvenez-vous du premier rhéostat qu'Henri Huffeteau nous a fait ? Il descendait deux plaques dans de l'eau salée et la lumière baissait progressivement.

**EDD :** Vous aviez, paraît-il un grand escalier très célèbre ?

**Joseph :** Il fallait au moins 15 bonhommes pour tourner cet escalier. Il faisait je crois huit mètres de long, et c'est Dudutte Rampillon qui l'avait fabriqué. Il montait jusqu'à la hauteur des décors.

**EDD :** Aviez-vous souvent des

problèmes techniques ?

**Pierre :** Ah, je vais raconter l'histoire de l'avion. On lui avait mis un moteur de moto 125 cm<sup>3</sup>. Et puis l'hélice, on a été la chercher avec Dudutte à l'aérodrome de Cholet. Alors après, un soir de répétition, Gustave Caillet, qui était chargé de le mettre en route, n'était pas là. Au poste de pilotage, Gaston me dit : "Pierre, mets le en route." Je prends l'hélice et hop, ça démarre. Mais ils avaient oublié de tenir la toile de fond, et l'hélice a aspiré la toile. Des ciseaux ne l'auraient pas mieux tranchée.

**Henri :** Une fois aussi à une répétition, Hubert Bonnin est passé à travers le plafond. Il allait chercher je ne sais plus trop quoi sur les passerelles, là-haut, et il a mis le pied à côté des poutres. Il s'est trouvé dans le vide, accroché par les bras.

**Pierre :** Au "Tour du monde en 80 jours", on avait aussi une montgolfière. On avait installé un treuil qui faisait au moins 200 kilos. On avait été le chercher chez le père Pignon. On l'avait accroché à la nacelle de la montgolfière, et à la fin de la scène on remontait tout, avec à bord Marie Germain, Mimie Doux et Jules Marquis. A une séance le treuil s'est coincé, et la nacelle est restée en l'air à mi-hauteur.

**Roger :** Les acteurs avaient aussi des défaillances. Une fois, j'ai eu un petit rôle. C'était dans un train et il fallait que je dise : "Y a-t-il un médecin parmi les voyageurs ?" Et j'ai dit : "Y a-t-il un voyageur parmi les médecins ?"

**Pierre :** Je me souviens qu'après la guerre, on a joué une pièce pour les prisonniers, "Fin d'exil", qu'on a été jouer à St Mars. Il y avait Bouchet de l'Hommondrière, qui est parti depuis dans la Vienne, qui jouait. Cette fois-là, il rentre sur le théâtre, puis d'un coup il se retourne et il me dit : "Dis dun Pierre, qu'e to qui faut qui djise, y m'en rappelle pu".

**EDD :** A la fin des séances vous faisiez une "troisième mi-temps" ?

Pierre : A la fin du spectacle on allait prendre l'apéritif. Y'avait trois cafés : chez la mère Beaufreton, chez René Germain, et chez Touzé. On allait un dimanche chez l'un, le suivant chez l'autre, chacun à tour de rôle, les femmes comme les hommes.

Henri : Bras dessus-bras dessous, en chantant. Et certaines fois on faisait des fondues.

Roger : Du vin chaud, aussi. Et puis je te dis qu'il était fort. La troisième mi-

temps, c'était pas triste !

Henri : Ça m'est arrivé de rentrer à cinq heures du matin après la séance du samedi soir, et il fallait se lever pour la messe de sept heures. Parce qu'après on retournait à la salle pour remettre en place les décors et réparer. A midi on allait prendre l'apéritif au bistrot, on allait manger vite fait, et on retournait aussitôt pour la séance de l'après-midi.

EDD : Certaines pièces ont-elles été des échecs ?

Pierre : A ma connaissance, il n'y a pas une pièce où on est resté au crochet. On faisait presque toujours des séances supplémentaires. Les bénéfiques allaient aux écoles. On en gardait une part pour les décors de l'année suivante, et un peu aussi pour des voyages. On allait voir des spectacles. Nous sommes allés à Angers voir Pierre Richard, Georges Guétary aussi...

Roger : Toutes les semaines sur le journal on avait des articles. Tiens, regarde : "La scène de la Flocellière, qui se présente comme la plus grande et la plus moderne des scènes de Vendée, avec son plateau tournant et ses changements de décors à vue, se prête admirablement à un spectacle d'une telle ampleur et les artistes y évoluent allègrement et sans aucune gêne..."

EDD : Après nous avoir raconté tout ça, vous devez avoir soif. Qu'est ce qu'on vous offre ?

Tous ensemble : Un coup de "Gaston"!



Sur la passerelle ou au tableau d'éclairage, les machinistes, travailleurs de l'ombre.



### La 5cv Citroën

*Un jour avec Auguste et Joseph Rampillon on est allé à Blain en Loire Atlantique pour voir du bois. Au retour, on s'est arrêté à Beaurepaire chez un camarade d'école. En allant à la cave, dans le fond de la cour, Dudutte aperçoit une 5CV Citroën sous un hangar.*

*- Regarde donc, ça doit être à ton copain. Faut qu'on y demande de nous la passer pour le théâtre.*

*- Vous avez qu'à venir la chercher.*

*- Entendu, on viendra dimanche.*

*Alors on y a été le dimanche avec Auguste et Jules Marquis, et on a chargé la machine dans mon camion Unic 3,5 tonnes. Ça faisait plus de 25 ans qu'elle n'avait pas marché. Alors on l'a amenée chez les mécaniciens. Là, Gaston Rouzeau a nettoyé les bougies, regardé à la magnéto et à la batterie qui était foutue. Moi, pendant ce temps, j'ai été chercher de l'essence à la scierie. Alors Gaston a pris la manivelle, ça a démarré au quart de tour. "Maintenant il faut qu'on trouve des roues et des pneus. Tiens, les roues de la 4CV Renault doivent aller." La voiture était prête. On l'a rentrée par derrière, c'était de plein-pied.*

*Mon copain voulait que ça soit toujours moi qui m'en occupe. Alors le jour des séances j'arrivais à midi, et je la mettais en route pour voir si elle allait bien. Je le refaisais après pendant le changement de décors à vue. C'était quand on a joué "Bouboule". Et quand il a fallu la retourner, Dudutte me dit : "On lui achèterait bien, elle pourrait encore nous servir." Oui, mais là, il n'a jamais voulu la vendre.*

Pierre GIRARDEAU